

« de nouveau on marche sa voix
et voir te voir c'est le monde »

A l'écoute d'Henri Meschonnic

Le 8 avril 2010

par Anne Mounic

à Régine

J'ai abordé la lecture des ouvrages critiques d'Henri Meschonnic – et des poèmes, car je voulais connaître celui qui écrivait ainsi sur le poème – il y a maintenant plusieurs années, et ceci est venu tout naturellement. En effet, quand on réfléchit sur la poésie d'une certaine façon, on rencontre obligatoirement la réflexion très riche de ce poète et traducteur de la Bible. D'une certaine façon... J'entends par là, quand on est rebuté par l'approche formaliste dans la réflexion poétique et par le primat de la forme dans la création elle-même, qu'on ne goûte pas non plus une expression lyrique étroite, bornée à la cage du moi. J'ai eu l'impression souvent, lors de colloques universitaires, que l'œuvre était placée sur la table de dissection, qu'on la décomposait, qu'on la faisait parler (ou se taire) malgré elle, sans jamais se soucier du sens de tout cela et, moins encore, de la voix donnant par ses paroles un visage à notre existence. Je me sentais quasiment en exil au milieu de tous ces discours.

Et puis vient quelqu'un qui me parle du rythme et en fait une réalité existentielle, disant le sujet et le fondant tout à la fois. Lors de notre entretien sur Spinoza, à propos de la spiritualité, entretien reproduit dans le numéro 1 de la revue *Peut-être*, Henri me dit que sa réflexion se fondait à partir de son être de poète et que même la traduction de la Bible en découlait, mais je crois aussi, et cela je l'ai compris au cours de mes nombreuses discussions avec Claude Vigée, et par l'étude de son œuvre – dont Henri m'avait donné une clef, d'ailleurs –, que cette conception du rythme intérieur comme manifestation de soi trouve ses racines dans la tradition juive. Quand on découvre que Jacob, ce héros picaresque avant l'heure, est la voix, à partir du verset 27, 22, *Au Commencement*, que je cite dans la traduction d'Henri Meschonnic : « Et il a dit la voix voix de Yaaqov et les mains mais de Essav », alors on comprend à quelle profondeur de confiance va puiser l'acte poétique.

Montaigne disait qu'il fallait savoir se réserver son « arrière-boutique » et le Zohar affirme que la confiance réside dans les demeures intérieures où le singulier se tient en correspondance avec l'origine. Le *Traité des Palais* débute ainsi : « Nous avons appris que pour créer le monde, le Saint, béni soit-Il, sculpta les signes du secret de la confiance dans les transparences éminemment secrètes. » Je sais qu'Henri ne fait pas très souvent référence à la Cabale, mais il n'en reste pas moins que dans ses poèmes, il puise dans les mots la confiance tout en leur insufflant

- 223 -

sa propre énergie. Et la voix, qui est rythme, car elle étreint le négatif, naît de la confiance et la fait jaillir.

Henri fait partie de ces poètes et penseurs qui auront, à notre époque où l'individu est au mieux instrumentalisé, au pire détruit au nom de causes toutes plus abstraites les unes que les autres, réintroduit dans les esprits le souci du singulier, en articulant, dans le poème, le Je et le Tu, pronoms dont Emile Benveniste dit qu'ils composent une « corrélation de subjectivité ». Je dirais bien volontiers qu'ils articulent une « corrélation de la confiance ». J'en veux pour preuve ces vers d'Henri Meschonnic :

« sans voix
non
sans voix c'est sans moi sans toi
du rien à vivre
dire c'est vivre
vivre moi vivre toi
tous les autres sont dedans
les autres sont le temps
en nous
et des yeux pour ne pas voir
à rester sans voix
puis on se retrouve
de nouveau on marche sa voix
et voir te voir c'est le monde »

Chalifert, 7 avril 2010



- 225 -

Numéro 2

2011

